

ZOÉ OLDENBOURG

LES
IRRÉDUCTIBLES

roman

nrf

GALLIMARD

•

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- ARGILE ET CENDRES (« Folio », n^{os} 1155-1159).
- LA PIERRE ANGULAIRE (« Folio », n^o 176).
- RÉVEILLÉS DE LA VIE (« Folio », n^o 627).
- LES IRRÉDUCTIBLES.
- LE BÛCHER DE MONTSÉGUR, 16 mars 1244 (« Folio Histoire », n^o 23).
- LES BRÛLÉS (« Folio », n^o 685).
- LES CITÉS CHARNELLES. L'histoire de Roger de Montbrun (« Folio », n^o 1491).
- LES CROISADES.
- CATHERINE DE RUSSIE (« Folio Histoire », n^o 14).
- LA JOIE DES PAUVRES (« Folio », n^{os} 1302-1303).
- QUE VOUS A DONC FAIT ISRAËL ? (« L'Air du temps », nouvelle série).
- VISAGE D'UN AUTO PORTRAIT (« Folio », n^o 1916).
- LA JOIE-SOUFFRANCE (« Folio », n^{os} 1666-1667).
- LE PROCÈS DU RÊVE (« Folio », n^o 2307).
- L'ÉVÊQUE ET LA VIEILLE DAME OU LA BELLE-MÈRE DE PEYTAVI
BORSIER. Pièce en dix tableaux et un prologue.
- QUE NOUS EST HÉCUBE ? OU UN PLAIDOYER POUR L'HUMANITÉ, *essai*.
- LES AMOURS ÉGARÉES (« Folio », n^o 2114).
- DÉGUISEMENTS (« Folio », n^o 2406).
- ALIÉNOR. Pièce en quatre tableaux (« Le Manteau d'Arlequin », nouvelle série).

LES IRRÉDUCTIBLES

ZOÉ OLDENBOURG

LES
IRRÉDUCTIBLES

roman

nrf

GALLIMARD

I

LE REVENANT

I

Par une froide journée de février, vers quatre heures de l'après-midi, un homme adossé à un réverbère, face à Notre-Dame, regardait passer les voitures. Il était là depuis un bon quart d'heure, et devait avoir froid. En tout cas, son veston en léger lainage gris clair et son pantalon bleu marine avaient quelque chose d'insolite : on eût dit que cet homme s'était trompé de saison, et pas seulement de saison. Le costume, bien qu'usé, avait un air de jeunesse qui jurait avec le visage de son propriétaire, et il y avait quelque chose de démodé dans la coupe large du pantalon et dans la ligne des revers.

Grand — il devait largement dépasser un mètre quatre-vingts — svelte et maigre, l'homme avait une de ces têtes qui frappent au premier abord, et dont on ne saurait dire si elles attirent ou rebutent. Cette sensation de gêne qu'il provoquait venait peut-être de l'impossibilité de définir son âge, ses origines sociales, son niveau d'instruction ; ce qui frappait chez cet homme, c'était l'absence presque provocante de ces imperceptibles indices qui nous font classer dans telle ou telle catégorie d'individus chaque passant que nous croisons dans la rue.

Le seul trait caractéristique de son visage était les sourcils,

vrais tronçons de câble de navire; même relevés ils semblaient peser sur les yeux. Les yeux, larges et gris, paraissaient fatigués par le perpétuel effort qu'ils devaient faire pour supporter ce poids; leur regard, d'une grande intensité, faisait plutôt songer à un homme qui souffre d'un mal de tête qu'à un homme qui pense beaucoup. Ces yeux exprimaient la perplexité, la curiosité la plus ardente et une espèce de lassitude extatique, et peut-être le malaise que provoquait la vue de cet homme n'avait-il d'autre raison que la visible incohérence des sentiments qui l'agitaient.

Il avait beaucoup marché et était à bout de forces. Prisonnier rapatrié depuis quelques heures, lâché en plein Paris avec ses vêtements civils déposés à la caserne sept ans et demi plus tôt, il avait du mal à croire à la réalité de son aventure. Quand il avait quitté ce même veston il avait vingt-deux ans à peine, aujourd'hui il en avait vingt-neuf. Et ce vieux vêtement devenu étroit aux épaules lui donnait l'impression de n'être revenu dans son pays que pour y retrouver la défroque du jeune homme qu'il avait été; les sept années et demie passées sous l'uniforme étaient des années perdues, le profit qu'il croyait en avoir tiré se révélait étrangement mince : ce qu'on apprend derrière les barbelés n'est pas d'un grand secours pour un type libre de traverser tout Paris à pied.

Il se disait qu'il eût été heureux comme un pape s'il avait pu, du moins, rentrer en même temps que les copains, se confondre dans un flot de revenants joyeux ou angoissés : en 1947 les groupes de rapatriés étaient de plus en plus maigres, dans le convoi qui l'avait ramené d'Allemagne il était le seul Parisien. A la suite de malentendus plus stupides les uns que les autres il avait perdu près de vingt mois — il avait si bien cru ne jamais revenir que son retour même lui paraissait un malentendu.

-Depuis dix heures du matin il errait dans les rues, ne parvenant pas à se rassasier de la vue des trottoirs, des vitrines, des maisons, des réverbères, des passages cloutés, des bouches

de métro... toutes choses qui lui prouvaient abondamment qu'il se trouvait bien à Paris. Il marchait, et reconnaissait avec un serrement de cœur étonné chaque coin de rue, chaque café... Puis une angoisse soudaine l'avait envahi; après avoir déversé son enthousiasme sur une grande maroquinerie, un magasin de fruits exotiques, un square, un Uniprix, une vitrine pleine de chaussures de femme, il commençait à ne plus réagir et à chercher des sensations nouvelles; et plus il marchait, plus les quartiers connus le déprimaient, car il n'éprouvait plus de joie à les revoir. Et au moment où il se décida enfin à se payer la fête d'entrer dans un bistrot et de boire un café au comptoir, il s'aperçut que cet instant dont il avait rêvé depuis des années ne l'exaltait pas du tout : il avait plutôt honte, il se sentait un étranger, son envie de dire au garçon : « Je viens d'être libéré » lui parut ridicule. (... D'ailleurs, pouvait-il savoir comment on accueille ici les « chers prisonniers », c'était bien le gouvernement de Pétain qui leur faisait envoyer des colis ?... Maintenant que tout a changé ils ne sont peut-être plus chers du tout, on les rend responsables de la défaite ? Dans les bureaux par lesquels il avait passé les gens avaient été plutôt chic, mais c'étaient des militaires — des collègues, somme toute.)

Ici : des civils, une incroyable quantité de civils. Et des femmes. Celles-là ne l'impressionnaient plus: il avait déjà plusieurs fois perdu son cœur pour de jolies Allemandes entrevues dans des gares, et cette sensation-là s'était usée comme les autres. Sept ans de vie sans femmes, ça compte, on prend l'habitude. Des souvenirs d'affamé, plus irréels que des rêves : une ouvrière agricole tchèque, dans l'herbe boueuse du talus, derrière un camion — un camp désert où une vingtaine de femmes squelettiques restées maîtresses des baraques font fête aux « partisans » russes en entassant sur la table le contenu de cent boîtes de conserves... quatre bouteilles de fine champagne, pas de lumière, on fait des torches avec des pieds de bancs arrosés d'essence, et vas-y la baraque flambe, on s'égaille dans

les champs; une femme saoule qui rit et pleure, pas moyen de comprendre ce qu'elle dit, une gitane espagnole... Le lendemain, des camions américains vous embarquent tous en bloc, finie la fête. A force d'être embarqué dans des camions et trimbalé vers des destinations inconnues la tête vous tourne, de camion en train, de train en camion, de camion en camp, bureaux visite médicale, la baraque de nouveau. Quatre fois changé de Stalag, deux fois de camp d'internement, en sept ans, trois mois de liberté avec les « partisans » russes, et le diable les emporte, ces partisans (tout bonnement des prisonniers évadés, de fameuses brutes mais on ne choisit pas toujours ses copains), trois mois de vie traquée, de faim féroce — « pillage » : ça ne s'appelle pas pillage, quand on prend du pain après s'être nourri de limaces et de racines; on suit des pistes de forêt pendant dix jours pour tomber en plein sur une route où passent des camions pleins de soldats vert-de-gris : un coup de malchance, c'est la battue organisée, les types sautent à bas de leur camion, rafales de mitraillettes de tous côtés, à croire que les gars avaient des tonnes de munitions à perdre... Les souvenirs filent si vite qu'on ne sait plus sur quoi s'arrêter, on n'arrive pas à croire que personne n'a plus le droit de vous tirer dessus : marche où tu veux, fais dix kilomètres si ça te plaît.

A présent, face à Notre-Dame, l'homme essayait de secouer sa torpeur, la fatigue le gagnait et il n'avait plus envie de bouger. L'idée ne lui venait même pas d'aller s'asseoir sur un banc.

Les « partisans » — tout son malheur était venu d'eux, sans eux il eût pu rentrer un an plus tôt, dix-huit mois plus tôt, peut-être. Ce n'était pas de sa faute s'il avait attrapé leur accent. Il s'était cru malin de faire sauter sa plaque d'identité, de s'affubler du blouson de cuir trouvé Dieu sait où par un des Russes. Les Américains : on a beau leur dire : « French, French », ils en ont déjà vu, des types qui se font passer pour

des émigrés, ils se disent : celui-là, s'il se prétend French c'est qu'il a de drôles de choses à se reprocher.

Il lui semblait à présent qu'il resterait toujours un suspect. A cause de cette évasion pourtant réussie. S'il ne s'était pas évadé on l'eût rapatrié avec les autres. Lanskoï Elie, né le 14 août 1917 à Smolensk, date d'arrivée en France janvier 1921. Né où ? à Smolensk. Va donc prouver que tu n'habitais pas Smolensk en 1941. Va donc chercher les copains « partisans », perdus dans des camps américains et russes comme des aiguilles dans des meules de foin. Il n'est pas toujours utile de parler deux langues. L'homme à deux langues est un type dont on se méfie à bon droit, la preuve : les Juifs. Combien de faux Juifs, de Juifs de troisième catégorie les guerres ne produisent-elles pas ? Citoyens du monde, citoyens de nulle part. Quand on n'a plus d'autre passé que celui de soldat, on est payé pour se sentir citoyen ; je ne l'ai pas choisie, ma patrie, c'est elle qui m'a envoyé à la caserne et au front — Des copains : en ai-je eu, des copains, à les compter ça ferait tout un régiment.

Chose étrange, il n'avait plus envie d'aller nulle part. La fatigue tuait la faim. Il alla jusqu'au café faisant face au Palais de Justice et demanda un grog pour se réchauffer. Puis il se souvint d'avoir écrit à sa famille.

Il avait écrit plusieurs fois, sans recevoir de réponse. La dernière lettre, postée de Cologne, leur annonçait son arrivée, mais, Dieu sait pourquoi, il s'était depuis longtemps habitué à l'idée qu'ils étaient peut-être tous morts — soit de faim, soit dans les bombardements. Mais Paris ne semblait pas avoir beaucoup souffert, juste quelques traces de balles çà et là sur les murs... Vivants ? Jusqu'au jour de son évasion il avait reçu des lettres régulièrement. Un père et une mère qui vivaient séparés, une sœur, un frère prisonnier. Vivants, après tout, pourquoi pas ? Déménagés peut-être, ou alors les lettres ne leur étaient pas parvenues ? Un frère. La correspondance entre prisonniers n'était pas des plus faciles, on ne s'écrivait

pas des lettres de dix pages, et André travaillait dans une mine. A part ses copains de Stalag, s'il avait encore envie de revoir quelqu'un c'était bien André.

Il pensait à ce trop joli garçon long et un peu frêle; toujours tiré à quatre épingles, le métier voulait ça, il était chanteur de cabaret. Avec quel air sévère et préoccupé il repassait ses costumes à travers un mouchoir mouillé, dans leur mansarde de la place Maubert — ... « Je te repasse le tien aussi ? » Pas plus serviable qu'André — c'était lui qui préparait le café et lavait les chemises; et malgré ses airs de grand seigneur il avait terriblement honte de notre pauvreté. Moi pas.

Alors ? Revenir à la maison pour apprendre qu'il est peut-être mort ? O Dieu, tous ces peut-être. Lassant, mieux vaut ne jamais revenir nulle part. Pourtant, l'idée qu'ils avaient pu recevoir sa lettre créait un sentiment d'obligation. Il les imaginait tous en train de l'attendre, de guetter chaque coup de sonnette. Joie. Ils sont habitués à leur vie de civils, ils pensent que c'est une grande joie de voir un homme redevenir civil.

Le jour baissait. Il fallait bien se décider à chercher un domicile : place Maubert, là où il avait vécu avec André pendant près de sept ans, l'ancienne concierge était morte et la chambre louée. Il ne restait donc d'autre refuge que la maison paternelle — si elle existait encore ! L'idée de retrouver tel qu'il l'avait quitté ce pauvre logis si timidement petit-bourgeois lui donna froid au cœur. Il s'était trop languï après ce retour, trop imaginé ce que serait la joie des retrouvailles, avait fait trop de rêves, joyeux, cruels, terriblement précis : en sept ans ce retour attendu avait, lui aussi, fini par se changer en souvenir. Il n'y croyait plus.

Et s'il ne trouvait même plus la maison ? Où les chercher ?

Arrivé devant le coin de la rue de Vaugirard, et s'étant bien assuré que la rue Lacretelle n'avait subi aucun dommage, il tira de sa poche ses cartes d'alimentation et, après les avoir

bien examinées, entra dans la boulangerie. Il eut un choc : la boulangère était bien la même. A peine vieillie.

— Ah ! mais vous voilà donc revenu, monsieur Elie ! Comme vous voilà changé. Ça fait longtemps que vous êtes revenu ?

Il battit des paupières, suffoqué par la rapidité de cette rentrée dans la vie dite normale : ce n'est pas ainsi qu'on parlerait à un homme dont la famille a disparu. Il sourit.

— Vous n'avez pas changé du tout, madame Hérard ! Je reviens seulement.

Il eut envie de poser des questions et n'osa pas. La femme ouvrit la bouche pour parler, le regarda et comprit tout. — « Mais non, mais non, je n'en veux pas de vos tickets ! Gardez-les, vous n'en aurez jamais de trop pour vous retaper. Quand mon Marcel est revenu... »

Depuis qu'il était sorti du camp, et enfin sûr d'être rapatrié en bonne et due forme, Elie Lanskoï avait eu le temps de s'habituer à ces brusques plongées suivies de remontées vertigineuses, la joie succédant à la désolation la plus totale sans aucune raison apparente ; il se sentait ballotté sur d'invisibles montagnes russes, et si désorienté qu'il participait à tout ce qui lui arrivait à la façon d'un somnambule. En montant l'escalier de l'immeuble et en reconnaissant le vieux tapis et les taches sur les murs il était pris d'une joie qui allait jusqu'au délire : mais enfin c'est bien vrai, je vais les revoir, je suis là !... Papa, Marianne. — Et il savait déjà à quel point cette joie serait de courte durée, et courait presque, par crainte de la voir se dissiper sur le palier du troisième étage. Ce qui arriva. Devant la porte, il resta une bonne minute, ne se décidant pas à sonner.

Il lui semblait que de toute façon il ne les retrouverait jamais.

Une svelte femme blonde vint lui ouvrir ; une drôle de créature aux lèvres couleur de cyclamen, aux cheveux échafaudés en grosses boules dorées sur le sommet de la tête, aux

seins si beaux sous la robe de jersey turquoise qu'il en fut un instant troublé. Un visage oublié reprenait forme rapidement : ces yeux pâles, un peu nostalgiques... « Yanne, mon Dieu ! Yanne ! » Elle se jeta dans ses bras.

— Mais c'est toi, Yanne ! Je n'en reviens pas.

— Et qui pensais-tu trouver, grand bêta ? Nous habitons toujours ici, tu vois.

Marianne riait, toute tremblante encore, et lui essuyait ses joues tachées de rose avec son petit mouchoir.

— Viens, ils t'attendent. Papa est dans tous ses états, comme tu imagines...

— Papa ! Le père et le fils échangèrent trois baisers violents et rapides, se regardant à peine : à plus tard, cela, à plus tard les nouvelles habitudes, l'émotion brutale du premier contact est la seule chose que la vie ne pourra jamais gâcher. « Mon petit garçon. Enfin ! » Le vieil homme respirait bruyamment et reniflait. Elie s'étonnait de le voir si peu changé, pas de cheveux blancs, le même visage sec et raviné, la même moustache fine, les mêmes yeux vifs. Les deux hommes eurent le même petit rire nerveux et guttural, proche du sanglot. « Que je te regarde. Ha !... Es-pèce d'imbécile ! » Le vieux M. Lanskoï luttait si âprement contre l'émotion qui le gagnait que cette lutte étouffait jusqu'à la joie ; et par honte de sa voix qui se muait en rugissement il n'osait plus parler.

Elie entra dans la chambre — tiens ! elle a été repeinte à neuf — et se trouva en face d'un monsieur long et mince, se tenant tout de guingois, l'épaule gauche bizarrement relevée. Un monsieur sans âge, aux longs creux sous les pommettes, aux lèvres pincées agitées par un petit rictus nerveux, aux yeux fanés à la fois tristes et souriants... André ?... Mon Dieu, serait-il possible que ce fût là André ? Et tout lui parut vide et inutile — les fleurs sur la table, et la nappe damassée, et les rideaux neufs, et la joie absurde de son père.

Tous les quatre s'assirent sur le grand sommier, sans parler,

ZOÉ OLDENBOURG

Les irréductibles

Irréductible : (cf. Larousse) « Qui ne peut être réduit. Qui ne peut être amené à une forme plus simple. Qui ne peut être remis à sa place normale. » *Réduire* : « Rendre moindre. Transformer. Contraindre, subjuguier, etc. » Des objets aussi peuvent être irréductibles les uns aux autres, ne possédant pas de commune mesure.

Ce roman commence au début de 1947 et se termine en 1951. Un homme revient à Paris après sept ans de captivité. Il n'a pas tout à fait trente ans. Il n'est plus un jeune homme et ne deviendra jamais un homme mûr.

La femme qu'il avait aimée, et qu'il aime toujours, ne l'a pas oublié. Elle a un enfant de lui. Ils ne se retrouveront que pour mieux se perdre. Les deux amants, Élie et Stéphanie, s'affrontent de nouveau, et cette fois dans une lutte à mort.

C'est l'histoire d'un grand amour vaincu, de deux grandes amours vaincues — car Stéphanie va aimer un autre homme, et jusqu'à l'oubli d'elle-même. L'action véritable est peut-être ailleurs : dans la tragique solitude d'Élie qui, avide de vivre et d'agir, se débat et tourne en rond comme un oiseau enfermé dans une chambre, brisant ce qu'il trouve à portée d'aile, et se brisant lui-même ; dans la calme et cruelle solitude de l'amant de Stéphanie, qui est peintre comme le loup est carnivore, et sur qui bonheurs et malheurs glissent comme des reflets sur un miroir, parce que sa vraie vie est au bout de son pinceau. Dans la solitude douloureuse de Stéphanie, affamée d'amour, mère jalouse et tendre..., dans tant d'autres solitudes, plus absurdes encore, révoltées ou résignées.



9 782070 247776



58-VI A 24777 ISBN 2-07-024777-5

Extrait de la publication